

Comme un poison dans l'eau

À peine montée dans l'avion pour Stockholm, Mathilde ressentait déjà un mélange d'excitation et de nostalgie. Le soulagement de la fin des partiels et du début de l'été contrastait avec l'appréhension des deux mois qu'elle allait passer auprès de son père, sur une île isolée au cœur de la Baltique. Là bas, elle pourrait profiter d'une nature intacte, parcourir les sentiers côtiers et les chemins étroits de Utö. Dès le réveil elle plongerait dans une eau froide et claire puis parlerait des heures avec son père sur l'un des bancs qui bordent la mer. Pour la première fois, la sœur de Mathilde ne serait pas là. Elle avait trouvé mieux à faire que de s'exiler sur un bout de rocher perdu en mer.

Après quatre longues heures de bateau, Mathilde apercevait enfin la maison de son père, là où se cachaient tous ses souvenirs. Ce dernier l'y attendait, assis face à la mer. Il semblait occupé à réparer un hameçon mais un large sourire s'inscrit sur son visage lorsqu'il entendit les pas de sa fille au bout de l'allée. "Te voilà ma princesse !", lui lança-t-il "Je prends tes sacs, installe toi. As-tu fait un bon voyage ?". S'ensuivit une discussion qui dura jusqu'à la tombée de la nuit.

Le lendemain matin, retirant sa tenue citadine, Mathilde enfila sa combinaison de plongée. Elle lutta ensuite contre le vent qui ne voulait pas la laisser nouer ses cheveux. "Je suis de retour", pensa-t-elle.

Ce fût une étrange première séance de plongée. Des centaines de cadavres de poissons flottaient tout le long de la côte, chose à la fois répugnante et inhabituelle. Mon père déplorait les ravages du réchauffement climatique sur la biodiversité. Pour préserver les derniers poissons survivants de la zone il avait même été contraint d'exercer son activité de pêcheur seize milles marins plus loin. Je comprenais maintenant sa colère contre les multinationales polluantes et déculpabilisées. Ma mère travaillait chez OpenAI, ce qui le rendait fou, naturellement. Après dix ans de mariage et un procès violent, ils étaient devenus antagonistes.

Le réchauffement des océans était censé tout expliquer, disait mon père. Pourtant, la mort des poissons semblait s'acharner uniquement sur nos îles. Dans le journal municipal, on n'en parlait pas. Le succès du nouveau data center implanté plus loin occupait toutes les unes. Présenté comme un prodige technologique et un symbole de souveraineté nationale, il utilisait exclusivement l'eau de la Baltique pour se refroidir. Pendant que l'île d'Utö suffoquait, les grands bassins de pisciculture voisins, eux, prospéraient grâce à cette eau réchauffée. Je fis tout de suite le lien et folle de rage, je martelai les touches de mon clavier. Qui était complice de ce massacre ? J'essayai encore d'expliquer à mon père que les variations brutales de la température de la mer tuaient les animaux marins, mais il ne voulait pas entendre. Je me sentis soudain très seule. Après des heures de recherches, je finis par écrire à un doctorant en biologie marine, engagé dans les associations écologistes de son école, et le suppliai de venir enquêter sur l'île. Me prenant soudain au jeu, je contactai ensuite

un jeune journaliste de mon réseau tout juste diplômé de sciences-po et qui assurerait la couverture médiatique de la mission. Il répondit presque aussitôt.

Alors qu'elle s'attelait au rangement d'un ancien dépotoir d'outils de pêche et de carcasses de bateaux, transformé en bureau improvisé, quelqu'un frappa à la porte de la petite bicoque. Un homme moustachu, souriant, d'environ un mètre quatre-vingts apparut dans l'encadrement de la porte. Il s'avança d'un pas assuré.

— Bonjour, J'aimerais parler avec Mathilde. On m'a parlé de son projet de recherche.

— Bonjour, Monsieur le Maire. Je vous en prie, asseyez-vous.

Je lui exposai ma découverte et mes inquiétudes, persuadée qu'il accepterait de soutenir le projet. C'était un élu écologiste, un ami de mon père. Pourtant, il ne sembla pas alarmé. Selon lui, la situation était sous contrôle : les pêcheurs avaient été relocalisés vers des zones plus fructueuses, et l'île se portait mieux que jamais. Il se montra même agacé à l'idée que des étrangers puissent venir ternir l'image d'une île désormais soutenue par de généreuses compensations d'OpenAI pour la « gêne occasionnée au paysage local ». Il n'y avait pourtant presque plus de pêcheurs, et aucun touriste. Je me demandai alors ce que valait encore ce paysage qu'on prétendait protéger.

Cette nuit-là, Mathilde s'imagina exposée à la une d'un article cinglant dénonçant la situation à Utö. Elle voyait déjà ses camarades de promotion se détourner d'elle, ses ambitions de carrière s'effondrer, sa mère nier tout lien avec cette activiste devenue embarrassante. Les procès, les accusations, un avenir soudain incertain — tout semblait déjà écrit.

Heureusement, les deux garçons arrivèrent peu après. Gaël déchargea micros, caméras et trépieds, pendant que Paul, le jeune biologiste, installait ses lourds instruments de mesure et d'analyse. Ils s'étaient rencontrés sur le bateau reliant Stockholm à Utö. Leur présence sérénisa très vite Mathilde. Paul passait ses heures à disséquer des poissons éviscérés et à étudier la composition de l'eau marine tandis que Mathilde et Gaël enquêtaient sur les intérêts croisés qui structuraient la région. Pendant plusieurs semaines ils se rendirent sur les îles alentour et interrogèrent des habitants du matin jusqu'au soir. Parfois, ils prenaient le temps de sauter par-dessus bord pour décompresser. Deux fois, Gaël dut être secouru par Mathilde, mais il se trouvait toujours des excuses.

— C'est toi qui m'as déconcentré en remontant sur le bateau, j'ai cru que tu essayais de me séduire.

— Arrête tes conneries et apprends à nager, répondit-elle en riant.

Un jour, Gaël proposa de se rendre directement à la capitale pour s'entretenir avec ceux qui ignoraient ses mails depuis des semaines. L'un des conseillers du premier Ministre suédois daigna les recevoir mais la discussion tournait en rond. L'homme fronçait les sourcils en feuilletant les documents, l'air grave. Les preuves minutieusement élaborées par Paul ne suffisaient apparemment pas à incriminer le géant de la tech. Un membre du cabinet les reprit à l'ordre pour avoir contredit les intérêts du Royaume. S'ils continuaient, ils risquaient une

amende de quelques milliers de couronnes et des peines de prison. Mathilde sentit son estomac se nouer, et Gaël se passa nerveusement la main dans les cheveux.

Toutefois quand le rendez-vous prit fin, le jeune homme réserva une table dans un bon restaurant de Gamla Stan ; il n'était pas question de baisser les bras. Après une journée harassante, ils savourèrent enfin un moment en tête à tête. Mathilde sentait son cœur s'accélérer face aux attentions de Gaël mais gardait son calme. Elle ne voulait pas dévier des objectifs premiers de la mission et choisit donc de le traiter comme un ami et confident, répondant à ses provocations par un sourire poli plutôt que par des mots enflammés.

Parfois, Mathilde devait se retenir de rougir lorsque Gaël apparaissait à sa porte, les cheveux en bataille et le regard tendre, lui apportant un petit déjeuner préparé pour lui faire plaisir. Même son père souriait, content de voir sa fille trouver un peu de réconfort. En parallèle, il commençait à comprendre peu à peu l'ampleur du scandale qui frappait l'île.

Les dernières découvertes de Paul en biochimie s'avéraient sans appel : le data center voisin était directement responsable de la destruction de la faune marine d'Utö.

“Ça reste à prouver, mais je crois que la mort des poissons n'est pas le pire à venir,” ajouta-t-il timidement.

Après des semaines de recherches, il en venait à une conclusion effrayante : les poissons de la baie étaient affectés par les variations de température tout comme bien d'autres organismes vivants. Plantes marines, crustacés, bactéries... tous pouvaient disparaître ou muter, avec le risque de générer de nouvelles maladies.

— C'est tout un écosystème qui risque de s'écrouler et nous avec.

Cependant Gaël ne trouva rien de mieux que de répondre par une blague cynique. Nous avons plusieurs procès sur le dos, peu de moyens pour continuer nos recherches et cette nouvelle accablante me pesait déjà.

— Tu penses vraiment qu'une pandémie va voir le jour sur le petit îlot d'Utö? Arrête avec tes théories complotistes ! lança Gaël d'un ton moqueur.

Je restai silencieuse un instant, frustrée et dépassée par tout ce qui nous tombait dessus, puis je m'enfermai là-haut pour fuir la dispute.

En consultant mes messages je remarquai que ma mère venait de publier un tweet me ridiculisant pour protéger sa carrière. Je me figeai, les doigts suspendus au-dessus de mon téléphone. Très étonnamment, Gaël avait liké son message. Je creusai pour comprendre et je découvris des liens plus anciens entre eux deux. Sur son LinkedIn, Gaël apparaissait comme ayant rencontré ma mère en 2024, lors de son stage de fin d'études auprès d'elle. Je clignai des yeux, incrédule : c'était improbable. J'avais souvent parlé de ma relation maternelle à Gaël et jamais il n'avait mentionné qu'il connaissait ma mère.

Je voulus en découdre avec lui et je m'élançai alors dans les escaliers puis tambourinai à la porte de son bureau. Il ne répondait pas donc j'ouvris la porte. Je le trouvai

alors étendu au sol, de l'écume aux bords de la bouche. Il s'était drogué jusqu'à perdre connaissance. Son pouls s'amenuisait à vue d'œil.

L'équipe médicale mit plusieurs heures à arriver en hélicoptère.

Incapable du moindre mouvement, Mathilde relisait pour la millième fois un petit bout de papier que Gaël lui avait écrit juste avant le drame. Malgré les traînées laissées par ses larmes, on pouvait y lire :

JE SUIS DÉSOLÉ. TA MÈRE VOULAIT DE L'AIDE POUR CONSTRUIRE LE DATA CENTER ICI SANS QUE TU PARLES. TA MÈRE VEUT SE VENGER DE TON PÈRE. LA POLICE ARRIVE POUR PAUL QUI NE VEUT PAS SE TAIRE. PARS ET NE DIS PLUS RIEN. JE N'EN PEUX PLUS DE TE MENTIR. ADIEU. JE T'AIME.

Joyeux anniversaire

J'ai toujours fait la différence entre toi et les autres.

Tu te souviens de comment ça a commencé ?

De ces regards timides et complices à la fois, de l'appréhension des premiers jours et nos promesses de petits doigts. De nos messages non stop, de nos slow sur de la musique pop, et de cette belle soirée d'hiver, dont je me souviendrai pour l'éternité, celle où tu m'as enfin embrassé.

J'avoue que la première fois qu'on s'est rencontrés, je ne sais pas ce que t'as vu en moi pour proposer qu'on se voit une deuxième fois. Mais je serai pour toujours reconnaissant de ce sms innocent.

Je me souviens de ma déclaration, j'y ai réfléchi beaucoup, longtemps. J'avais peur je ne sais même plus de quoi... J'avais fini par t'envoyer une lettre parce que je n'arrivais pas à te le dire en face. Je me souviens de chaque mot comme si je l'avais écrit hier.

“J'ai peur d'être seul, j'ai peur du silence, j'ai peur d'être moi, je ne sais pas si ça fait sens. Parfois j'ai peur dans la nuit, peur du noir des monstres des gens et des regards.

Mais si c'est avec toi, ça va.

Ta présence me rassure, elle me calme, elle m'apaise, elle me fait me sentir mieux, mieux d'être là, mieux d'être moi. Tu es mon pilier, mon soleil et ma lumière, une des personnes les plus importantes de mon univers. Tu me fais tenir sans le savoir, t'en a aucune idée mais t'es mon échappatoire. Je suis pas amoureux c'est plus que ça, je suis juste heureux quand je suis avec toi. Voir ta tête et le pseudo que je t'ai affublé dans mes notifs ça me fait toujours sourire. Te parler irl ou virtuel ça me fait toujours plaisir.

Je t'aime, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie.”

J'avais délicatement posé l'enveloppe dans ta boîte aux lettres, couru chez moi, éteint mon téléphone et je m'étais caché sous ma couette. J'ai vu ton message le lendemain matin, après n'avoir pas réussi à dormir de la nuit. Tu m'as écrit : *“ Je serai là à dix heures.”* C'étaient les six mots les plus stressants que j'avais jamais lus de ma vie.

Enfin, tu es arrivée. Tu as sonné à ma porte et j'ai pris quelques instants pour te contempler à travers le judas. Peut-être les derniers, pensais-je. J'ai pris une grande inspiration et j'ai fermé les yeux.

Pendant une seconde, je n'entendais plus rien, je ne voyais plus rien. Puis j'ai expiré lentement.

Et j'ai ouvert. J'espérais que ce serait brutal et définitif. Comme quand on arrache un sparadrap. Mais tu as couru dans mes bras et tu m'as murmuré dans le creux de l'oreille : *« Je t'aime aussi. »*

J'adore la poésie et toi tu étais le plus beau des poèmes.

Tu as fait de moi une meilleure personne. Tu m'as appris à vivre. Je me souviendrai toujours de ce que tu m'avais dit : « *La vraie vie c'est pas tout propre, tout lisse, joli, arrondi sur les coins. La vie c'est moche, c'est sale, ça fait mal. Mais en même temps la vie c'est agréable, c'est haletant, c'est beau, c'est vrai. La vie c'est un mélange entre le bonheur et l'horreur. La vie c'est injuste, parfois tu donnes tout et tu ne reçois rien, alors que d'autres qui ne font rien ont déjà tout à portée de main. La vie c'est des montagnes russes. Ça passe du calme plat au plus gros des drama en un claquement de doigts. La vie ce n'est pas blanc ou noir. La vie c'est une explosion de couleurs. Une explosion. La vie c'est aussi la plus belle des mélodies. La vie c'est des regrets et des remords, des souvenirs, plus ou moins forts. La vie c'est le patchwork que tu construis.* »

Et avec toi je m'en sortais.

Tu me prenais dans tes bras à chaque fois que ça n'allait pas. Tu m'aidais dans mes crises, tu as mis les mots sur la douleur, le vide, le sentiment d'imposteur, tu m'as même dit le mot grec d'où ça venait. C'était la première fois que j'entendais le mot **dysphorie**. Je t'avais demandé comment il s'écrivait et je me souviens avoir trouvé ce mot tellement beau.

Comment un mot aussi élégant peut-il être aussi lancinant ?

Tu représentais tout pour moi.

On n'était pas obligés de parler, on pouvait juste s'allonger, regarder le plafond ou les étoiles. On pouvait se plaindre silencieusement qu'on en avait marre d'avoir peur et d'avoir mal. Mais on pouvait aussi hurler, dans la nuit ou dans le bruit, qu'on était plus forts que ça et que non on ne fuyait pas. On pouvait tout se dire sans un seul mot. Je voyais tes yeux, ça me suffisait, dans ces mêmes yeux je voyais que tu comprenais.

T'étais trop colorée pour ce monde en noir et blanc. Tu m'as fait sortir des nuances de gris et je t'en serais pour toujours reconnaissant.

Je sais, c'est cliché mais ça a toujours été toi et moi contre le reste du monde. Contre la société qui ne veut pas de nous. Contre les enfoirés qui nous sifflaient dans la rue. « Sales travelos vous vous êtes bien trouvé », c'était leur insulte préférée. On en riait presque parce que c'était à moitié vrai, on s'était bien trouvés.

Tu disais toujours que ça serait tellement bien si on pouvait s'échanger un peu de testo contre des œstros, que ça serait pratique. J'étais d'accord, évidemment. Qu'on ne soit pas d'accord, ça arrivait vraiment rarement.

On avait nos difficultés, petites et grandes, mais ensemble on les surmontait.

Presque toutes.

Ça me faisait si mal quand tu me disais que tu avais rechuté. Tu m'appelais et tu disais juste que tu avais besoin d'aide pour nettoyer.

Ça me faisait pleurer de voir les marques sur tes bras, de savoir que je ne pouvais rien faire pour toi. Ces cicatrices étaient la seule chose qui te permettait de te reconnaître dans le miroir. Ça me rendait malade du matin jusqu'au soir.

Je savais. Je savais et ça n'a pas suffi. Je sentais ces regards de mépris, de dégoût et de haine qu'ils nous faisaient. Je voyais les messages que tu recevais. J'entendais les insultes qu'on nous lançait. Mais ce que je ne voyais pas, c'était que toi, tu répondais de moins en moins, tu baissais la tête de plus en plus, ça te faisait de moins en moins rire et tu marchais de plus en plus vite en serrant fort ma main dans la tienne. Si tu savais à quel point je m'en veux de ne pas avoir compris à temps.

Ce jour, c'était une de ces périodes noires, comme on les appelait, un épisode qui allait passer comme toutes les autres fois, je pensais. Ce jour-là, tu m'avais dit quelque chose qui restera à jamais. Ce jour-là j'aurai dû savoir, j'aurai dû prévoir. Tu m'as dit « *D'une minute à l'autre, l'obscurité m'envahit, je suis anesthésiée au désespoir, et le bonheur me fuit* » et moi je t'ai regardée dans les yeux. Tes si beaux yeux. Et je t'ai dit « *ça va aller, je te promets ça va s'améliorer* ». J'y croyais, tu sais. Mais ça n'est pas allé. Ça ne s'est pas amélioré.

Je sais que c'est horrible pour toi, je me déteste tellement pour ça, mais je t'en ai tellement voulu de m'avoir abandonné. Depuis que tu n'es plus là, je n'ai plus de pilier, je n'ai plus personne, plus de soleil, ma nuit résonne. Je veux me foutre en l'air et tout laisser derrière. Qu'on m'oublie complètement, partir sans regarder en arrière. Je ne veux voir personne, surtout pas moi, mais je suis coincé, je ne peux pas bouger. Je ne veux plus pleurer, je ne peux pas parler, je ne sais plus quoi faire pour continuer, je veux oublier, tout laisser tomber. Juste arrêter. Tout arrêter.

C'est dur, tu sais, si dur. Vivre sans toi, c'est comme vivre dans un monde sans lumière, un monde sans amour, un monde sans joie. Depuis que tu n'es plus là, je ne suis plus moi. Parce que les autres, je ne les aime pas comme je t'aime toi.

J'ai eu du mal à ne pas suivre ton exemple, mais je sais que tu m'en aurais voulu pour l'éternité et ça je n'aurai pas pu le supporter.

Aujourd'hui, la lune est pleine, et moi je suis vide. Vide de sens, vide de toi, vide de joie. Je contemple avec ferveur ce que tu m'as laissé.

Tu m'as laissé la rage. La rage contre tous ceux qui nous abhorrent parce qu'on est différent. La rage contre le monde qui nous restreint. La rage contre tous les gens qui ne foutent rien.

Ta mort ce n'est pas un suicide, c'est un assassinat. Et celui qui t'a tuée c'est le patriarcat. Et je te vengerai sois-en sûre, je piétinerai cette putain de dictature. J'enverrai valser ces normes violentes et destructrices, je construirai un monde dans lequel t'aurais aimé rester actrice. Mais je ne veux pas finir sur ça. Sur toute cette violence.

Retiens seulement que je me battrais pour ta mémoire, pour que tu restes dans l'histoire, que l'on ne puisse jamais oublier tout le mal que ce système t'a infligé.

Je t'offre ces fleurs et ce petit mot parce qu'aujourd'hui ça aurait été notre troisième anniversaire. Je ne m'arrêterais jamais de compter parce que tu seras avec moi pour l'éternité.

Repose en paix mon amour,

Je t'aime.

La première fois où j'ai vu le ciel

La première fois où j'ai vu le ciel, c'était en rêve. Oh, je sais ce que vous allez dire : qui n'a jamais vu le ciel ? Vous allez me dire que chaque jour qui passe, il est là, au-dessus de nous. Qu'il soit gris, ou bleu, ou mauve, il est toujours là, il nous accompagne à chaque seconde et il n'est pas bien difficile de lever légèrement les yeux pour constater qu'il s'étend aussi loin que porte le regard. Je ne suis pas aussi bête que ma remarque pouvait le laisser entendre. Moi aussi je savais que le ciel était là. Simplement, je ne l'avais jamais vu. Réellement vu. Pour tout vous dire, à bien vous regarder, dans votre costume grisâtre, avec votre cravate grisâtre, vos cheveux bien coiffés et vos petites lunettes sérieuses, je doute que vous l'ayez jamais vu vous-même. Pour ma part j'ai vécu toutes ces années sans jamais vraiment prendre le temps d'observer, ni le ciel ni le reste d'ailleurs. Mais ça ne semble pas vous intéresser...

Vous savez, je rêve généralement de choses ordinaires. Parfois je suis dans un magasin en train de faire mes courses, ou alors je suis dans ma voiture, chez des amis, ce genre de choses. Parfois je rêve que je suis attablé dans l'un de ces somptueux restaurants que l'on aimerait tous se payer et qui vous proposent des assiettes pratiquement vides pour des prix exorbitants. Vous devez pouvoir vous payer ce genre de choses, j'en suis à peu près certain. Je rêve donc, comme tout un chacun je pense, à des tonnes de petites choses banales, ou à des vies inaccessibles. N'est-ce pas le propre des rêves que de nous donner à voir le gouffre entre nos désirs et la réalité ? Qui ne s'est jamais réveillé un matin en constatant avec dégoût que la lumière rouge de son radioréveil s'était substituée à celle, reconfortante, du soleil de Mexico ? Qu'il n'était pas pilote de ligne mais bien comptable ? Cela m'est personnellement arrivé un certain nombre de fois.

Mais ce rêve-ci était différent. Je l'ai su tout de suite. C'était comme une sensation un peu mystique, comme une révélation directement dans ma chair, dans mes cellules. Je sentais que quelque chose était différent, pour ainsi dire j'avais déjà à moitié conscience d'être endormi. Je me tenais ici-même, dans ce bâtiment, là où je me trouve la plupart du temps. J'étais seul avec cette sensation déroutante de n'être plus soumis aux lois de la physique, que tout n'était que potentiel, possibilités. J'ai fait le tour de la pièce, frôlant les murs de mes doigts, en étudiant la texture comme pour y trouver la réponse à cet étrange état. J'agissais de la sorte jusqu'à arriver sous la fenêtre. Je levais légèrement les yeux, appréciant la couleur bleutée du ciel qui filtrait par l'ouverture. Qu'auriez-vous fait à ma place ? De ma main j'appliquais une pression sur le mur et, dans cet endroit irréel mes doigts se frayèrent un passage dans le béton. C'était comme si mes actes précédaient ma pensée, suffisamment pour que je puisse douter moi-même de mes propres intentions. Je traversais ce mur comme s'il était agi d'un film plastique, du genre de ceux que l'on utilise pour emballer les restes de dindes de Noël. Je sortais donc, et loin de m'écraser lourdement au pied du bâtiment, deux étages en contrebas, je me figeais dans le vide. J'étais là, suspendu dans les airs, troublé face au spectacle inédit de ma propre lévitation. Au dehors rien ne bougeait, si ce n'est un léger vent qui faisait onduler les arbres plus loin et revenait me caresser les joues. Alors que j'en prenais conscience, déjà je me sentais saisi par ce vent, emporté loin d'ici, par-delà l'immensité bleutée du ciel. Il n'y avait pas de nuage, il n'y avait plus ni haut, ni bas. Rien qu'un océan monochrome qui s'étirait à l'infini, dans toutes les directions. Et j'étais là, perdu au milieu de cette flaque de couleur, sans peur, sans question, sans tourment. Je ne possédais plus rien et je n'avais plus besoin de rien. Je me contentais d'être, de vivre cet instant. Je n'étais que ressenti. Pour la première fois de ma vie j'étais complètement libre. Pour la première fois de ma vie je voyais enfin le ciel. Si le choix m'en avait été donné, je serais resté là-bas pour toujours. Mais déjà mon propre poids se rappelait à moi, et je glissais. Je glissais, je tombais, comme une pierre. Je n'avais pas peur, mon regard toujours rivé vers le ciel sans nuage. Mes yeux ne cillèrent pas jusqu'à ce que je touche le sol.

J'ignore si la chute fut violente ou non. Il n'y eu pas de douleur, pas de son. C'est dans la transition

de couleurs que s'exerça toute la brutalité de l'instant. Le bleu céda la place au gris, avec une instantanéité qui me traumatisa. J'étais dans mon lit, dans ma cellule. Ma cellule : à nouveau je possédais quelque chose, si j'ose dire. Déjà l'expérience que j'avais vécue me semblait lointaine. Je me levais péniblement, alors que la réalité se forçait à moi. Je regardais par la fenêtre de la prison. Le ciel dessinait un rectangle pathétique, minuscule. Et moi j'étais là, compressé dans une petite salle grise de ce bâtiment gris, en pensant qu'aujourd'hui j'allais rencontrer un homme en costume gris, avec une cravate grise. Alors ne m'en voulez pas d'être de mauvaise composition ce matin, vous seriez de la même humeur si vous aviez vu le ciel.

L'avocat ne répondit d'abord rien, puis il repositionna ses lunettes sur son nez, et sortit les documents de sa pochette. Avec une éloquence toute professionnelle, il exposa les faits qui l'amenaient ce jour-là. La demande de libération professionnelle était rejetée, bien sûr. Il lui sembla que son client ne l'écoutait qu'à moitié, les yeux rivés sur la fenêtre. Lorsqu'il eut terminé et qu'il se retrouva enfin à sa voiture, il marqua une pause. Avait-il déjà vu le ciel ? Quelle question stupide. Levant les yeux, il contempla un instant les masses cotonneuses qui se suivaient paisiblement dans l'azur. Décidemment, il n'y avait rien de spécial à voir là-haut. Il monta dans sa voiture et s'engagea sur la route. Il avait encore beaucoup de dossiers en cours.

Le cadenas sans clé

Elle n'avait pas prévu de marcher si longtemps. Au début, il s'agissait seulement de rentrer à pied pour éviter le métro, de retarder l'instant où il faudrait retrouver la chambre trop chaude, la tasse laissée dans l'évier, les vêtements sur la chaise, ces petites choses immobiles qui donnent parfois aux jours ordinaires une fatigue disproportionnée. Puis la marche avait pris de l'ampleur sans qu'elle s'en aperçoive, entraînée par les rues, par les vitrines qui commençaient à refléter le soir, par cette lumière pâle de Paris qui ne choisit jamais tout à fait entre l'or et le gris, et qui semble toujours hésiter entre la fin du jour et son prolongement.

Elle longea un quai, ralentit près de l'eau, observa quelques secondes les reflets tremblés des lampadaires encore timides, puis repartit avec cette lenteur particulière de ceux qui n'attendent personne et qui font pourtant semblant d'aller quelque part, comme si marcher suffisait à donner une direction aux pensées. Les passants glissaient autour d'elle avec leur but précis, leurs conversations entamées ailleurs, et elle éprouva cette sensation familière d'être à la fois au cœur de la ville et légèrement en dehors, comme si elle avançait à côté de sa propre journée, sans vraiment y prendre part.

C'est presque par hasard qu'elle leva les yeux vers le pont, qu'elle connaissait déjà comme tout le monde, mais qui ce soir-là lui apparut autrement, moins comme une image et davantage comme une accumulation de gestes humains, répétés, superposés, oubliés. Les cadenas accrochaient les dernières lueurs du jour dans un désordre métallique, une constellation faite de cuivre terni, de fer rouillé, de gravures maladroites, de dates promises à durer plus longtemps que les histoires qu'elles prétendaient fixer.

Elle s'approcha, attirée sans raison précise, et constata qu'en se rapprochant, l'ensemble perdait de son illusion. De près, c'était moins romantique, presque décevant. Il y avait la rouille, les inscriptions à moitié effacées, les marques laissées par les saisons, cette lente dégradation qui travaille tout ce que l'on croit solide. Certains cadenas brillaient encore, presque arrogants de nouveauté, pleins d'une confiance intacte, tandis que d'autres semblaient prêts à céder, comme si le temps les avait déjà vidés de leur promesse. Elle se mit à les lire sans méthode, passant d'un prénom à une date, d'un cœur maladroit à un mot dans une langue étrangère, avec l'impression diffuse de feuilleter un livre dont chaque page aurait été écrite par quelqu'un d'autre, dans une langue qu'elle comprenait sans jamais pouvoir la parler tout à fait.

Puis son regard s'arrêta sur un cadenas plus petit que les autres, légèrement en retrait, presque caché derrière des ajouts plus récents, comme s'il avait été oublié.

Deux lettres seulement, gravées sans soin particulier.

E + B.

Elle resta immobile devant ces initiales, retenue par une précision qu'elle ne s'expliquait pas, comme si quelque chose, dans cette simplicité même, résistait au reste. Elle posa les doigts sur le métal froid et imagina d'abord une histoire simple, presque banale, une de celles que l'on invente sans effort parce qu'elles ressemblent à toutes les autres. Deux jeunes gens, sans doute, une promenade d'été, un

peu de chaleur, une décision prise sur un coup de tête, un cadenas acheté trop cher à un vendeur de passage, et cette envie étrange de rendre visible quelque chose qui, par nature, ne se voit pas.

Elle les vit presque aussitôt, non pas distinctement, mais dans une manière d'être ensemble. Une jeune femme qui parle vite, qui désigne des détails inutiles, un reflet dans l'eau, une lumière sur une fenêtre, un nuage qu'elle prétend reconnaître, et un garçon un peu plus lent, qui écoute, qui sourit sans toujours répondre, qui garde les mains dans les poches et laisse les phrases venir jusqu'à lui. Ils arrivent sur le pont sans l'avoir prévu, discutent de cette tradition qu'ils trouvent un peu ridicule, puis décident malgré tout d'y participer, comme on accepte un jeu dont on connaît déjà les règles, simplement parce qu'il permet de prolonger un moment.

Ils cherchent un objet pour graver, s'appliquent maladroitement, recommencent, rient du résultat, puis ferment le cadenas avec une gravité soudaine, presque disproportionnée, comme si ce geste minuscule pouvait contenir quelque chose de plus vaste. Pendant quelques secondes, ils croient réellement que cela signifie quelque chose.

Ensuite ils jettent la clé dans la Seine, et le petit éclat disparaît aussitôt, avalé sans résistance, laissant derrière lui une sensation confuse, mêlée de satisfaction et d'étonnement, comme s'ils venaient de donner une forme à quelque chose d'invisible sans être certains d'y être parvenus.

Puis la vie continue, inévitablement, et c'est à cet endroit précis que son imagination hésite, se trouble, refuse de choisir. Elle essaie plusieurs versions sans parvenir à en garder une seule, comme si aucune ne pouvait contenir entièrement ce qu'elle cherche. Peut-être qu'ils restèrent ensemble longtemps, apprenant peu à peu que l'amour ne tient pas aux promesses mais aux gestes répétés, aux petites habitudes, aux concessions silencieuses qui, jour après jour, construisent quelque chose de moins éclatant mais de plus réel. Peut-être qu'ils se quittèrent rapidement, oubliant jusqu'à l'existence de ce cadenas, laissant derrière eux un signe qui n'aurait plus personne pour le reconnaître. Peut-être que leur histoire n'avait été qu'un moment, bref mais suffisant, ce qui n'est pas rien, même si cela ne dure pas.

Elle écarta les versions trop parfaites, celles qui se referment sans laisser de trace.

Le vent se leva légèrement, et sur la Seine les bateaux glissaient lentement dans la lumière du soir, tandis qu'autour d'elle le monde continuait avec une facilité presque insolente, des rires, des photos, des voix mêlées, comme si rien ne devait jamais s'arrêter.

C'est alors qu'elle comprit que ce n'était pas leur histoire qu'elle cherchait, mais la sienne, ou plutôt une manière de la regarder sans la nommer directement, en la déplaçant juste assez pour qu'elle devienne supportable.

Elle aussi avait cru, un soir, que certaines heures pouvaient durer, non pas éternellement, mais suffisamment pour s'y appuyer. Il n'y avait pas eu de cadenas, seulement des phrases, des projets dits sans emphase, avec cette confiance tranquille qui rend les choses plus solides en apparence, et peut-être plus fragiles en réalité. Ils n'avaient rien promis d'extraordinaire, et c'était précisément cela qui avait rendu tout plus difficile à abandonner.

Puis quelque chose s'était déplacé, presque imperceptiblement.

Il n'y avait pas eu de rupture nette, pas de scène, seulement l'usure, les gestes qui changent, les silences qui s'installent, les regards qui évitent de se croiser trop longtemps. Un matin, sans qu'aucun mot décisif ne soit prononcé, elle avait compris qu'ils continuaient à parler là où ils avaient cessé de se rejoindre, et que ce décalage, à peine visible, contenait déjà la fin.

Le reste avait suivi sans bruit.

Longtemps, elle avait eu honte de cette fin sans éclat, parce qu'on préfère les catastrophes, qui donnent une forme au chagrin, à ces dissolutions lentes qui n'offrent rien à raconter. Ici, il n'y avait rien à détruire, rien à jeter, aucun geste décisif capable de clore l'histoire.

Devant le cadenas, elle pensa que c'était peut-être pour cela que les gens tenaient aux signes visibles, non parce qu'ils y croyaient vraiment, mais parce qu'ils redoutaient l'invisible. Enfermer un amour dans un objet, même dérisoire, donne l'illusion qu'il peut être retenu, fixé, protégé contre ce qui, autrement, se défait sans bruit.

On ferme, donc cela tient, on grave, donc cela existe, on jette la clé, donc cela dure, et même si l'on sait que c'est faux, le geste suffit à apaiser quelque chose.

Elle regarda de nouveau les deux lettres, E + B, et accepta de ne rien savoir.

Peut-être qu'ils s'aimaient encore, peut-être pas, peut-être qu'ils avaient oublié, peut-être que cela n'avait duré que quelques mois, ce qui n'est pas rien. Et cette simple possibilité, ouverte, incertaine, suffisait à lui apporter une forme de calme.

L'amour n'avait peut-être pas besoin d'être éternel pour avoir été vrai.

Elle sentit alors dans sa poche une petite clé dont elle ne connaissait plus l'usage, un objet qu'elle avait gardé sans raison, déplacé d'un sac à l'autre, comme on conserve certaines choses simplement parce qu'elles ont traversé plusieurs moments de la vie. Elle la sortit, la fit tourner entre ses doigts, observant la lumière glisser sur le métal usé, et sans vraiment décider, elle comprit que le geste était déjà là.

Elle ne chercha pas de cadenas, ne formula aucune promesse, ne regarda même pas autour d'elle pour s'assurer d'être seule, elle se contenta de tenir la clé quelques secondes, assez longtemps pour en sentir le poids, puis la lança dans la Seine.

Elle la suivit du regard jusqu'à sa disparition, un mouvement bref, presque insignifiant, qui n'appelait aucun commentaire.

Personne n'avait rien vu, et cela lui convenait.

Elle resta encore un peu, les mains vides, étonnée de ne rien ressentir de spectaculaire, seulement une légèreté discrète, presque abstraite, mais suffisante pour modifier quelque chose en elle, comme si un espace s'était ouvert là où il n'y en avait pas auparavant.

Puis elle se redressa, jeta un dernier regard au cadenas, et sourit à cette histoire qu'elle ne connaîtrait jamais, reconnaissante peut-être de ce qu'elle lui avait permis de comprendre sans jamais lui appartenir.

Ensuite elle repartit, sans promesse, sans témoin, sans cadenas, avec cette sensation fragile mais réelle que quelque chose, en elle, avait cessé de chercher à se retenir.

Et pour la première fois depuis longtemps, cela ne ressemblait pas à une perte.

Liam

— Bonsoir, Liam. Je sais qu'il est tard, mais... tu sers encore ?

Levant la tête de mon comptoir, je pensais voir une connaissance, mais je ne vis qu'une inconnue. Pourtant, à sa voix, à sa démarche, à son regard, à la manière dont elle m'avait parlé, j'aurais dit que c'était une vieille amie, j'aurais dit qu'il y avait un lien puissant entre nous... mais elle était comme le fantôme d'une femme que j'avais connue auparavant...

— Eh bien, tu as perdu la voix ?

— Non... C'est juste que... je ne sais pas... j'étais ailleurs.

— Je comprends ; ça m'arrive à moi aussi... ce moment de flottement où on n'est nulle part et partout à la fois. C'est agréable... oui, c'est vrai, c'est tellement agréable... On oublie le temps qui passe, on oublie nos problèmes, nos peurs, nos désespoirs... comme si on nous soulageait de nos chaînes, comme si on nous libérait...

— Hélas, ça ne dure qu'un instant...

— Et après, on est rattrapé par la réalité... C'est cruel, non ? Même s'il est vrai que le mot n'est pas bien choisi...

Elle semblait connaître les moindres de mes pensées, comme si nous étions pareils, comme si nous étions les mêmes...

Détournant le regard de son visage, je fixai la pluie qui tombait tristement sur le sol, emportant avec elle les hennissements des chevaux et le dernier souffle des morts. Tout était si calme... trop calme peut-être... À cette heure-ci, il n'y avait que quelques desperados qui erraient, titubant, cherchant un sens inexistant à leur vie.

— Tu ne m'as toujours pas répondu, tu sais... Tu sers encore ?

— Excuse-moi... Oui, bien sûr que je sers encore, mais c'est vrai que je m'apprêtais à fermer le saloon. Disons que ce sera une exception... Il en faut bien une de temps en temps... Mais, je m'é gare... tu désires quelque chose en particulier ?

— Un whiskey, s'il te plaît.

Les deux verres remplis étaient alignés sur le bar ; la bouteille, presque vide, soigneusement rangée ; c'était un cadeau de mon père lorsqu'il m'avait légué cet endroit... Mon père... je ne sais pas... comment dire ? C'est tellement de souvenirs, tellement de moments passés ensemble, tellement de... tellement... Une larme s'écoula le

long de ma joue, tout me semblait si confus à présent. Les souvenirs qui s'entremêlent... qui se perdent... qui s'oublie ; et d'autres qu'on n'oublie pas, mais qu'on aimerait tant oublier...

— Qu'est-ce qu'il y a, Liam ? Tu peux tout me dire, tu sais.

Je bus mon whiskey, sans le moindre plaisir, et reposai le verre sur la table.

— C'est compliqué... si compliqué... C'est un ensemble de choses tellement complexe à décrire, que... je ne sais pas...

— Tu ne sais pas si tu souhaites m'en parler, c'est ça ?

— Oui...

— Sauf que je sais déjà tout... Je sais déjà que tu es prisonnier de tes malheurs, prisonnier de tes désespoirs, et qu'être libre, pour toi, n'est qu'un lointain souvenir. Je sais déjà que ce souvenir, ce rêve, cette idylle ne revient que douloureusement, lancinamment, comme l'écume des vagues qui s'échoue sur la plage et meurt dans un dernier rôle...

Je ne répondis pas ; je ne savais pas quoi dire, tout était si étrange... comme si quelque chose ne tournait pas rond... Et alors que j'étais perdu dans mes pensées, elle saisit son verre et passa les portes du saloon, sans le moindre regard vers moi. J'attrapai la bouteille et avalai la dernière larme qui restait, avant de sortir dehors. Elle s'était adossée au mur, à l'endroit précis où j'aimais tant contempler la rue...

— Tu sais, je n'ai pas vraiment l'habitude de servir de l'alcool à des femmes... des femmes comme toi, en tout cas. Normalement, ce sont plutôt des filles de joie qui viennent ici...

— Et pas des filles de tristesse, tu veux dire ?

— Ce n'est pas ce que je pensais...

— Bien sûr... C'est juste que nous portons tous une part de malheur en nous... et tes filles de joie n'y font pas exception... Mais, il faut vivre avec, l'accepter.

— Et regarder vers le futur, n'est-ce pas ? Et dire que je pensais que tu étais différente, que tu ne me dirais pas ces phrases toutes faites, écrites juste pour remonter le moral, mais qui ne marchent pas ; en tout cas, pas avec moi.

— Tu n'as donc toujours pas réussi à passer à autre chose ? à aller de l'avant ? à enfin redevenir libre ?

— Comment veux-tu que je redevienne libre ? Les ténèbres m'ont déjà envahi...

— Mais, celle que tu as aimée...

— Ce n'est pas toi ! Tu n'es pas cette femme ; tu lui ressembles, oui... mais tu n'as pas sa démarche, tu n'as pas son visage, tu n'as pas le sourire qu'elle avait lorsqu'elle regardait les étoiles briller dans la nuit...

Elle ne me répondit pas. Elle ne regardait que la pluie. Toujours cette pluie. Ce bruit régulier. Incessant. Comme cette douleur. Cette souffrance. Ce silence.

— J'aurais dû lui en parler, continuai-je, lui dire que je l'aimais, lui dire que je voulais passer ma vie avec elle... Tu sais, la première fois que je l'ai vue, quand mes yeux se sont posés sur elle, elle était assise au bord d'un lac, ses cheveux blonds volant au gré du vent. Tout semblait si irréel... Elle était comme sortie de mes rêves... Alors, je me suis approché d'elle, et puis, on a discuté, tels deux amis qui s'étaient juste perdus de vue... On a parlé de tout, de rien, des jours qui passent, de ceux qui ne passent pas... C'était... c'était... merveilleux... On a continué à se voir, bien sûr, mais... mais je n'ai jamais osé lui dire à quel point je l'aimais, à quel point je voulais la serrer dans mes bras, à quel point je voulais passer ma main dans ses cheveux, à quel point je voulais me noyer dans ses yeux... J'avais peur... tellement peur... Je ne voulais pas la perdre, je ne voulais pas tout perdre...

— Et puis, elle est partie.

— Je ne l'ai plus jamais revue, je n'ai plus rien eu de sa part. Elle avait disparu, sans rien laisser derrière elle...

— Malgré tout, il y a bien quelque chose dont tu es sûr.

— Elle m'aimait.

— Sauf qu'aucun de vous deux n'a osé sauter le pas.

— Tu crois vraiment que c'est si facile ? C'est comme lorsqu'on est tout petit, quand on a peur du noir : ce n'est pas l'absence de lumière qui nous effraie, non, c'est l'inconnu. On avait peur de se jeter dans l'inconnu. On avait peur de tout ce qui pouvait se passer, de la réponse de l'autre, peur de ne plus jamais le voir... peur d'être seul encore une fois...

— Mais tu t'es retrouvé seul, après... Elle est partie si tôt, si soudainement...

— À peine une semaine... et j'ai tout raté...

— Tu n'as pas à t'en vouloir, Liam. Tu pensais qu'il valait mieux ne rien lui dire... c'était ta décision, votre décision... Et puis, on doit tous apprendre de nos erreurs, de nos peines, de nos échecs ; il ne faut pas voir ce qu'on a perdu, mais ce qu'on en retire.

— C'était la seule personne que j'aie jamais aimée ! La seule avec qui je croyais pouvoir être heureux... Ce lien qu'on avait eu, je ne l'ai plus senti... plus avec quiconque... Malgré tous les visages que je vois passer, je ne sais pas, j'ai l'impression de ne plus savoir aimer... que plus personne ne m'aime... que plus personne ne m'aimera, ne me regardera, ne me parlera comme elle l'a fait...

— Arrête, je t'en prie, ne dis pas ça ! Malgré le poids des années, tu es encore bel homme, tu sais ? C'est juste que tu t'es refermé, et ça, tout le monde le voit.

— Tout le monde le voit... Et est-ce que, justement, tout le monde voit que je pleure chaque soir ? que chaque soir je ne peux m'empêcher de penser à elle ? à son doux

visage ? à ses tendres yeux ? purs... étincelants... Elle était si drôle... si belle... si intelligente... J'aimerais tellement l'oublier... tout oublier d'elle... Oublier ce qui s'est passé...

— On n'oublie jamais...

— Ainsi, je devrai porter ce fardeau toute ma vie ?

— Personne n'a jamais dit que c'était un fardeau !

— Et alors, qu'est-ce que c'est, si ce n'est pas un fardeau ?

— Ne te rappelles-tu donc pas ce que tu voulais faire quand ton père t'a légué ce saloon ?

— Je voulais tout brûler : j'avais toujours détesté cet endroit étant gamin, avec ces hommes défoncés qui ne pensent qu'à boire. Je n'en voulais pas... Mais ça, je n'en ai jamais parlé à personne... comment le sais-tu ?

— Ce n'est pas ce qui importe, Liam ; ce qui compte, c'est que tu as réussi à voir derrière le miroir. Tu as vu toutes les histoires de ces gens ; tu les as entendues, méditées, réfléchies. Il ne faut surtout pas que tu oublies ce qui s'est passé, bien au contraire, il faut juste que tu changes d'avis, et qu'enfin tu comprennes ; parce que son rire, sa voix, son langage valent encore bien plus que tu ne le crois.

— Et je les ai écoutés ; je les ai aimés ; je les entends toujours.

Peu à peu, les ténèbres se retirèrent, et la lumière revint. Je fermai les yeux et inspirai lentement, détendu, relâché. Je me sentais libre. Oui, enfin libre. Cette prison, que je m'étais moi-même construite, venait de s'écrouler ; les barres de fer étaient devenues cendres. C'était comme si une force invisible avait apaisé mes malheurs, comme si les ronces avaient cessé d'enfermer mon âme. Les chaînes venaient de se briser.

Rouvrant les yeux, je ne la vis plus : elle était à l'intérieur, assise à une table, devant le verre que je lui avais servi. Mais, j'avais beau me sentir vraiment affranchi, il y avait toujours cette question qui m'obsédait, cette question dont je voulais tant la réponse :

— Comment le savais-tu ?

— Que je savais quoi, Liam ?

— Pour la femme que j'ai aimée.

— Tu n'as donc toujours pas compris ?

— C'est que nous nous sommes déjà vus, non ? mais je ne sais pas... je n'arrive pas à m'en souvenir... C'est comme si je te connaissais sans te connaître...

— Fais un effort, je t'en prie.

— Tu as son visage, tel qu'il est inscrit dans ma mémoire, je le vois maintenant... Comment est-ce possible ? Elle est partie, je sais très bien qu'elle ne reviendra pas !

— Tu as raison, je ne suis pas elle... et, pourtant, je lui ressemble tellement... Et dire qu'on se connaît depuis si longtemps... tu ne me reconnais toujours pas ?

— Sauf que je ne t'ai jamais connue ! Sauf si... si...

— Oui, Liam. Tu avais besoin de te confier, tu avais besoin de parler, alors tu t'es imaginé cet amour revenant vers toi. Ce n'est pas à elle que tu parles, c'est à toi.

SURVIVRE À LA FIN DU MONDE (ET N'AVOIR PERSONNE À QUI LE RACONTER)

Ce qui m'avait vraiment surpris, c'est comment ils avaient exterminé tous les chiens de la terre sans verser aucune goutte de sang. D'un commun accord, ce qui n'était alors plus si rare, toutes les nations du monde avaient lancé d'astronomiques programmes de stérilisation, et la population de canidés avait rapidement diminué au rythme de leurs morts naturelles, rendant leur dernier souffle dans des bras aimants, après une vie passée à courir après des balles, à faire en fait ce que faisaient les chiens de leurs journées.

Il faut croire que ç'avait été un grand moment, la mort du dernier cabot, parce que le monde entier avait applaudi, avec cette même satisfaction d'équilibriste qui ne le quittait plus depuis qu'il avait décidé de s'éteindre. Ce n'était pas un processus réservé aux chiens. Toutes les espèces qui dépendaient directement de l'homme avaient subi le même sort, et on s'en tapait le dos de se dire que ces pauvres bêtes n'auraient pas à habiter un monde vidé de leurs gardiens.

Quelque part, on savait tous que tout se finirait comme ça. L'Histoire, c'est beau. Un soleil, ça dure un temps, d'autres étoiles peut-être un peu plus oui, mais entre le moment présent et la mort de la dernière source de chaleur dans l'univers, force était de constater qu'on allait quand même beaucoup souffrir. Alors on avait décidé de mourir nous-même. Ou au moins de faire quelque chose. Je crois que ça n'aurait pas été possible il y a cent ou deux cents ans. À l'époque les humains tenaient un peu trop à la vie. Mais nous, on était plus sages, et puis on avait arrêté de croire au bien ou à quoi que ce soit. Maintenant, on s'intéressait plus à la manière de vivre dans les faits.

Pour la même raison, ça les avait sacrément embêtés quand je leur avais fait remarquer que ça ne me faisait pas vraiment envie, moi, leur plan. Pas que je sois une majorité, loin de là même. Mais, dans leurs calculs probabilistes, je représentais quand même un sacré facteur risque. Si je refusais de canner, pour parler franchement, non seulement je me privais de l'infinité de bonheur qu'ils s'offraient, mais je risquais en plus de repeupler la Terre : recommencer le cycle et les guerres, les maladies, les juste pas envie de vivre mais vivant quand même et cetera et cetera. Pourtant la solution était si simple. On vous fourrait une petite puce dans le cerveau, vous étiez rangé dans un cimetière-entrepôt et on activait le protocole. Dans une seconde, vous seriez cliniquement mort. Le truc, c'était que si la première demi-seconde passait normalement, le quart de seconde qui suivait vous semblait aussi une demi-seconde, et encore pour le prochain huitième, seizième, trente-deuxième. Il n'y avait rien à dire : ils avaient de très bons mathématiciens. Pendant ce temps, la puce vous envoyait là où vous vouliez. Plus précisément, elle vous donnait tout ce dont vous aviez toujours rêvé. Une vie où vous étiez parfaitement heureux. Et il n'y avait pas de piège, je précise, ce n'était pas un trip hallucinogène rapidement vomitif dans lequel vous étiez piégé pour l'éternité. C'était, à les croire, une réalité où on excluait systématiquement tout ce qui vous rendait malheureux. Epargnons-nous les quiproquos et autres réclamations, car vous ne pouviez jamais en avoir marre d'être trop heureux, puisque littéralement cela aurait été nuisible à votre bonheur. En bonne gardienne du parfait équilibre, la puce s'arrangeait donc pour que, si cela était en effet votre réelle – bien qu'étrange, préoccupation, vous ne sentiez jamais que la vie vous était livrée sur un plateau d'argent.

Enfin bref, il faut croire que ça ne me parlait pas trop à moi, et leurs cerveaux de conséquentialistes consciencieux avaient dû mal à en déduire une conclusion satisfaisante.

En bout de compte, ils ont quand même fini par partir en me laissant derrière.

Ça doit faire deux ans maintenant. Le bar en face de chez moi commence à être envahi par les ronces qui poussaient dans les buissons, mais sans ça (les plantes qui grandissent sans trop de savoir-vivre), j'aurais du mal à me dire que je vis après l'apocalypse. Ça manque de ruines. Les seuls machins cassés c'est les vitrines que j'ai brisées pour entrer dans les magasins – il faut bien manger, quand même. Quoi d'autre ? Oui, le bois d'à côté s'est un peu étendu, enfin pas trop, parce que pour percer le goudron il lui faudra encore un certain temps. Par contre, c'est plus si rare maintenant de croiser des chevreuils au coin de la rue, parce qu'il n'y plus de voiture pour les écraser.

Survivre c'est facile. Des conserves on en trouve un peu partout, pareil pour les bouteilles d'eau et la cuisson. Je casse la porte d'un magasin de sport et je prends toutes leurs réserves de gaz pour le camping. Je devrais peut-être m'essayer à l'élevage juste pour avoir des œufs mais ce serait quand même beaucoup d'efforts. Du coup, la plupart du temps, je marche juste. J'étais pas un grand poète avant et je crois pas l'être non plus maintenant, mais même moi je reconnais que c'est beau un monde qui ne bouge pas.

Il n'y a plus personne derrière les rideaux, et pas grand-chose non plus à trouver derrière les portes ou les verrous. Les gens n'ont rien laissé derrière eux. Tout le monde ou presque avait arrêté d'avoir des enfants, quinze ans avant le début du protocole, parce que c'était l'avis général que chacun devait pouvoir choisir de son plein gré. Sans gosse et sans envie de vivre plus que ça, au moment où on regarde son extinction dans les yeux, y a l'air qu'on est plus tant tenté que ça par le consumérisme.

Enfin il fallait bien profiter de sa liberté.

Leur premier réflexe ç'avait été de me mettre dans un centre de détention. Au début, il y en avait d'autres avec moi, mais ils avaient tous changé d'avis au bout de quelques semaines, et on les avait laissés partir. Ils avaient eu en tout objectivité raison. Pendant un certain temps, on avait même pensé à m'exécuter, ce qui était surprenant venant d'une société aussi bien faite, qui avait reconnu depuis des années la barbarie de la pratique. Cette fois cependant c'était différent, parce qu'on ne comptait pas me tuer pour quelque chose que j'avais fait (me sacrifier au dieu de la bonne morale), mais contre quelque chose que j'aurais pu faire. On voulait me faire du mal pour éviter que j'en fasse, ce qui ne me révoltait en fin de compte pas particulièrement.

Ils avaient quand même changé d'avis à la fin, et à regarder l'état du monde maintenant ce n'est pas si étonnant. Personne n'avait demandé que je transmette l'héritage de l'humanité, ni que je contemple pour eux la beauté du monde après sa fin. Ces choses n'avaient aucune valeur à leurs yeux. Ce qui comptait, c'était la douleur – à quel point on avait mal, jusqu'à quand on l'aurait. Me laisser vivre, au fond, c'était seulement repousser l'échéance d'une cinquantaine d'années, voire moins pour les plus optimistes. J'avoue que ça m'avait soulagé, parce que la perspective de mourir comme ça ne me plaisait pas tant. C'était pas mourir en soi le problème, mais l'attente de la mort, on aurait fait plus agréable. Ça, c'est sûr, ils le comprenaient. Ils avaient fait leurs calculs et se s'étaient recalés sur la trajectoire optimale.

Donc voilà. Je marche dans les rues maintenant sans personne d'autre pour être humain et je pense, aussi.

Par contre, je ne veux pas commencer un éloge de la vie d'avant. Moi je veux trop croire qu'ils ont profité sans fin de leur éternité de bonheur pour penser qu'il ne reste plus rien à faire ici. Non je veux pas penser qu'il n'y a plus de livre à écrire, pas penser qu'il n'y a plus de cathédrale à ériger, plus d'hommes à rencontrer, plus de chats à

apprivoiser, de femmes avec qui discuter, plus d'ami avec qui rire aux éclats. Je veux penser que j'ai tous les livres du monde à lire. Toutes les cathédrales à visiter, tout ce dont j'avais toujours rêvé.

Je partirai demain et j'irai dès l'aube.

Je marcherai sur le bord de la route, à l'endroit où les racines commencent à soulever le bitume. Je regarderai au loin les vignes rendues sauvages, sur les coteaux dans la froideur d'Octobre. Ce sera le matin et au-dessus de la colline le soleil baignera le brouillard avec sa lumière dorée. Je ferai ça longtemps. Plusieurs jours. J'aurai un gros sac sur le dos avec de la nourriture et un pied de biche. Je le rechargerai de ville en ville. Avec une vieille carte je marcherai vers l'Est jusqu'aux montagnes. Là-bas dans les massifs, là où les humains n'étaient déjà plus je pourrai moins sentir que la pire victoire de l'humanité a pour le moi le visage de sa plus grande défaite.

Je m'installerai dans un village ou une ville au creux de la montagne, celle-là qui sera cachée entre les replis de la Terre. Chaque jour, j'irai voir la nature qui est encore là. Elle sera belle et je l'aimerai. Elle sera plus belle que je ne l'aurai jamais vue mais le chagrin restera, car en la voyant je penserai « Regardez l'eau qui coule sur les galets, voyez ces insectes et leurs couleurs étranges. Celui-ci est magnifique, avec ses ailes bleues et rouges. Je ne le trouve toujours que posé sur cette fleur. J'ignore ce qu'il est, et pourtant je sais qu'il est une petite part d'un tout plus entier. Mais moi, je ne suis plus comme lui. Mon tout est parti, je crois que je n'ai plus rien à faire ici dans ce monde. »

Je pourrai accumuler les objets, trouver des loupes et des télescopes pour mieux voir comment le monde est beau. Je pourrai retrouver de vieux appareils photos et développer les images les plus somptueuses, je pourrai écrire les mots les plus justes et chanter les plus belles chansons. J'aurai tout un monde à construire et plus personne à qui le montrer.